

Garance Meillon

LES CORPS INSOLUBLES

Roman



L'ARPENTEUR

DE LA MÊME AUTRICE

UNE FAMILLE NORMALE, Fayard, 2016 (Folio n° 6381).

LA DOULEUR FANTÔME, Fayard, 2018.

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée
par Ludovic Escande

Garance Meillon

LES CORPS
INSOLUBLES

roman

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

© *Éditions Gallimard*, 2021.

Couverture : Maquette : Michel Duchêne

À Patrick et Dany
À Gabriel

De toutes ces femmes qui ont traversé sa
vie, il restera tout de même quelque chose,
une trace, un témoignage, un objet rectan-
gulaire, trois cent vingt pages brochées.

On appelle ça un livre.

L'homme qui aimait les femmes,

FRANÇOIS TRUFFAUT

Vous mourrez avant moi.

UN MÉDECIN

Camille n'aime pas le mot « compagnon ». Elle le trouve trop niais, trop tranquille, en opposition totale avec sa vision de l'amour et de la vie partagée.

La moto continue son chemin dans Paris. À dix centimètres d'elle, la nuque de Samuel semble attendre un baiser, mais le casque intégral a scellé les lèvres de Camille.

Entre le cuir de son blouson et l'arrière de son casque, la peau de son amant — c'est peut-être le mot le plus juste — émerge comme un isthme émaillé de grains de beauté. Camille resserre son étreinte autour de la taille de Samuel. La nuit est humide, elle colle à la peau, le froid s'infiltré sous leurs pulls.

Elle n'aime pas non plus l'appellation « petit ami », qu'elle imagine plutôt dans la bouche de sa grand-mère. Pendant un temps, pour désigner Samuel elle disait « mon mec », en faisant bien claquer le « c » final, associant tacitement ce son à une appropriation dominante : dire « mon mec » à propos de Samuel, c'était s'imposer aux autres tout en le revendiquant. Elle avait la

vague impression d'être rebelle en disant ces mots, d'être la fille qui se fiche de l'ordre établi. L'appeler « mon mec », puis d'un mouvement fluide monter à l'arrière de sa Ducati : elle aimait la désinvolture de cette fille-là. Mais ce temps est révolu. Aujourd'hui, faute de mieux, elle a opté pour le paisible « copain », et elle le dit sans réfléchir lorsqu'elle le présente à quelqu'un. Ce qui arrive de moins en moins. Tout le monde connaît Samuel maintenant.

Après une fête d'anniversaire dans un bar, organisée par une amie de Camille qui célébrait ses trente ans, ils ont décidé de rouler dans la ville. Ils se sont habitués à ces soirées où ils ne connaissent pas grand monde, où ils vont uniquement pour faire acte de présence, et où ils croisent des gens qu'ils ne voient qu'une fois par an, sinon moins, des gens avec lesquels ils échangent les mêmes phrases, dans le même ordre, oubliant d'une année sur l'autre ces conversations de circonstance dans lesquelles rien ne passe sinon du malaise. Camille se souvient rarement des prénoms et n'en a même plus honte. Elle fait semblant d'être gênée lorsque la personne face à elle lui rappelle, un peu aigrement, qu'elles se sont déjà rencontrées deux fois auparavant. Camille porte alors la main à son front et s'accuse d'être complètement à côté de ses pompes, distraite, nulle pour se rappeler les prénoms mais douée avec les visages. Ce qui est faux également. Camille sait qu'elle ne prête pas attention aux gens qui ne l'intéressent pas, tout simplement. Si elle s'excuse, c'est par paresse et par obligation sociale. En réalité, elle ne voit pas pourquoi elle devrait feindre d'être désolée de ne pas arriver à faire semblant. Si elle se fiche de quel-

qu'un, pourquoi retenir son nom ? Ces réflexions la rendent-elles extrêmement antipathique ? C'est une chose qu'elle détesterait. Peut-être que c'est ce qui motive tout ce qu'elle fait en société : la peur d'être désapprouvée, d'être mal aimée. C'est une peur que tout le monde ressent.

Sous les doigts de Samuel, qui dosent accélération et ralentis avec une dextérité que seuls quelques accidents permettent d'acquérir, la Ducati se fraie un passage entre les voitures. Les rétroviseurs manquent plusieurs fois de heurter ceux des véhicules que la moto dépasse. Camille est toujours étonnée de la précision avec laquelle Samuel connaît sa bécane. Le gabarit est parfaitement imprimé dans son esprit, il ne mesure plus rien : il sent. Il sent quand ça passera, même à toute vitesse. Lorsqu'il est allongé à côté d'elle, la nuit, rêve-t-il qu'il conduit seul la Ducati, qui, comme dans un jeu vidéo, enchaîne avec aisance les routes en zigzags de France et d'Italie ? Samuel profite mieux de la moto sans Camille derrière lui, c'est une évidence. Avec Camille, elle n'est plus qu'un moyen de transport et non de liberté.

Ils traversent la place des Vosges. Un peu partout, des réverbères y sont allumés. Le square en son centre est fermé par les petites grilles en fer forgé qui le circonscrivent. L'endroit est calme, inhabité, mais c'est le calme d'un lieu qui se retient, d'un décor qui attend d'être investi par un imaginaire.

Camille se laisse aller. Très vite, c'est le boulevard Beaumarchais. Paris défile sous ses yeux avec la vitesse de cartes battues par un magicien. Ce sont toujours les mêmes cartes, toujours les mêmes lieux, et pourtant

Camille chaque fois adore s'y laisser prendre. Les lumières des réverbères, des appartements et des feux rouges se superposent les unes aux autres si l'on ferme à moitié les yeux comme quand on fait l'amour.

Ils traversent la place de la Bastille, qui, en offrant au regard sa colonne solitaire, semble inviter le promeneur à un jeu d'espionnage. Les lieux emblématiques de Paris sont déserts cette nuit comme ils le sont dans les publicités pour les parfums de luxe. Ce soir tout est trop beau, trop lisse, emprunté à la vie.

Ils arrivent sur les quais. Les gens se retournent parfois en entendant le bruit du moteur de la Ducati. Certains, en connaisseurs, sifflent sur le passage de la moto. Derrière son casque noir à la visière baissée, Camille pourrait être n'importe qui. Elle se demande si les passants sont intrigués par elle : une jeune femme mystérieuse qui traverse la ville sur une moto italienne, la nuit, accrochée à la taille d'un homme. Elle ne rentrerait pas chez elle, elle serait en mission. Paris deviendrait surface maîtrisable.

Les pavés s'inclinent sous la moto, et Camille, qui aime verbaliser chacune de ses impressions jusqu'à l'épuisement, a la sensation effective de conquérir la ville, mètre après mètre, assise à l'arrière de cette moto qui ne sait qu'avancer. Une moto n'est pas conçue pour les marches arrière : le conducteur doit la retourner pour aller dans l'autre sens, même sur cinq mètres. C'est comme une métaphore mais je ne sais pas de quoi, se dit Camille, tout en se demandant si elle est la seule à se poser ce genre de questions, à trouver des métaphores pour ensuite en chercher les correspondances dans la vie.

Ils songent à faire un enfant. Voici quelques mois maintenant qu'ils en parlent sans cuirasser leurs phrases par l'introduction « un jour ». Le « quand » a remplacé insidieusement le « si ». Au bout de combien de soirées, de dîners, de petits déjeuners, de cinémas, d'orgasmes atteints in extremis et de brossages de dents, en vient-on à remplacer un si petit mot par un si petit autre ? Et à quel point cette substitution s'effectue-t-elle par conditionnement ? L'horloge biologique, le travail stable, la relation de longue durée, les questions de la famille, les faire-part des amis — qu'il faut ranger tous les deux mois dans une boîte tant ils s'accumulent et rendent le ménage pénible —, tout cela occupe une place dans la décision qu'ils sont sur le point de prendre, c'est incontestable. Il serait stupide de ne pas l'admettre. On est adultes, on est conditionnés, on se félicite de s'en rendre compte.

Camille regarde la nuque vulnérable de cet homme qui est prêt à faire un enfant avec elle. Chaque jour il lui confie sa vie. En ce moment, c'est lui qui a la sienne, en conduisant cette moto que le moindre faux mouvement, la plus petite défaillance d'attention pourrait envoyer dans le décor. Mais Samuel conduit sur une ligne droite et ne commet pas d'erreur. Il anticipe les voitures qui changent de file sans clignotant, il sait quand ralentir lorsque le feu vire au orange et de quelle façon freiner pour ne pas surprendre le véhicule qui le suit. Camille sait qu'elle peut monter derrière lui et fermer les yeux jusqu'à la maison. Elle est si forte de la certitude que Samuel ne la mettra pas en danger qu'elle pourrait dès maintenant s'endormir derrière lui, alors qu'ils sont en mouvement dans Paris. Lui, il a mis son bonheur entre ses mains et maintenant il compte sur elle pour sa

descendance. Sa descendance. Elle s'en veut de sortir les grands mots, mais lorsqu'il s'agit d'un enfant, il faut bien s'y résoudre, n'est-ce pas ? Cette pensée la dépasse et la glace. Elle ne sera jamais prête : un enfant, qui est prêt pour ce genre de chose ? Pourtant les gens en font tous les jours.

Ils passent maintenant aux environs de l'Hôtel de Ville. Non loin de là, il y a Beaubourg. Camille a toujours considéré Beaubourg comme un endroit qui lui appartenait, entretenant par là l'idée enfantine de posséder secrètement certains lieux emblématiques de Paris. Lorsqu'elle passe devant, elle se dit que tous ces gens les visitent mais qu'elle en est la véritable propriétaire.

C'est ce qui se produit avec Beaubourg : les touristes peuvent bien parcourir le musée toute la journée, coller leurs joues aux vitres en s'amusant à reconnaître les autres monuments qui émergent des toits, les Parisiens peuvent venir y voir la dernière expo, Camille pense que ces gens-là ne sont que de passage et qu'elle est la seule à comprendre Beaubourg. À véritablement l'aimer.

Après tout, c'est là que ses parents ont travaillé, juste après leur rencontre au début des années 80. Alice, la mère de Camille, avait aidé Frédéric à décrocher un petit boulot à Beaubourg pour surveiller les expositions.

Le futur père de Camille avait alors gravité au milieu des couleurs, levant les yeux vers des horizons qui estompaient enfin le sien, le corps entier tourné vers des toiles immenses ou minuscules, vers des statues en bronze, en plastique, en marbre, ou vers d'in vraisemblables installations, oubliant dans le même temps sa mission principale, celle pour laquelle il était payé : faire barrage au

flash des photographes amateurs, tant il était occupé à prendre la mesure de ce monde qu'Alice lui avait ouvert en un tour de main, sans se rendre compte qu'en lui remettant ce jour-là son badge plastifié c'étaient les clés d'un royaume qu'elle lui tendait.

Mais pour le moment, en cette année 1968, Frédéric est allongé sur son lit, qu'il partage, tête-bêche, avec son frère Jean.

Le futur père de Camille n'a que huit ans, mais ses pommettes hautes, ses cheveux noirs et drus, la nervosité de ses muscles constituent déjà chez cet enfant, dernier de sa fratrie, des signes distinctifs qui le caractériseront toute sa vie. Le plus grand des frères, Lionel, est sorti draguer des filles et ne rentrera pas avant l'aube. Le père ne le semoncera pas : il est clément avec l'aîné, et tous deux trouvent dans leur appétit pour les femmes un terrain d'entente primal et informulable. Tous leurs terrains d'entente, d'ailleurs, ont à voir avec la chair : celle des femmes d'une part, celle de Frédéric d'autre part, Frédéric que le père bat tous les jours et que le frère aîné s'est mis à frapper lui aussi, d'abord par déférence envers l'autorité paternelle, puis par habitude.

Lionel est donc parti après avoir écouté en boucle le nouveau vinyle de Johnny Hallyday dans sa chambre — l'aîné a le privilège d'occuper une chambre seul, tandis que les trois autres, Frédéric, Philippe et Jean, dorment

dans la même pièce. Les volutes des Camel que Lionel fume en continu saturent toujours sa chambre, restée vacante après son passage. Il n'a pas pris la peine d'éteindre le tourne-disque et a laissé sa porte ouverte. La chanson continue en son absence, Frédéric l'entend à travers la cloison. Il imagine la fumée des cigarettes se répandre dans l'espace vide au rythme de « L'amour à tout casser » comme la buée d'un hammam dans l'attente de corps nus.

Frédéric ne bouge pas dans sa recherche du sommeil. Le centimètre à sa droite ne lui appartient déjà plus : la plante noire du pied de Jean lui chatouillera les narines s'il vient à dévier de quelques millimètres. De l'autre côté, sur sa gauche, c'est le vide. Il jette sa main dedans. Il vient d'apprendre que la gravité est l'une des seules choses fiables dans la vie. Chaque nuit il rêve qu'il tombe.

Il n'a pas sommeil mais il ne peut plus sortir de la chambre maintenant, même pour se rendre aux toilettes. Il est piégé. Dans le salon, les mouvements de son père prennent toute la place, ils sont ceux d'un grand félin qui, la patte enchaînée aux barreaux de sa cage, fait des allers-retours furieux en diffusant son odeur. Frédéric n'aurait pas dû boire le dernier verre d'eau que sa mère lui a tendu après dîner, il le sait, et pour cause : il a horriblement envie d'aller aux toilettes, mais maintenant c'est trop tard et il faudra attendre jusqu'au matin.

Il connaît les conséquences d'une incursion dans l'appartement après l'heure du coucher. Il a déjà croisé son père vers une heure du matin, lorsque la lumière de la lune vient frapper de biais le mur du couloir depuis la fenêtre du salon, à l'endroit exact où la joue de Frédéric avait encaissé le coup de poing rehaussé de la chevalière.

Les jours suivants, la marque sur sa pommette avait pris les contours du cachet de cire que d'autres gens qu'eux apposent sur l'enveloppe d'une correspondance officielle.

Le père frappe plus fort la nuit. Son énergie se libère, elle coule toute seule et vite comme de l'encre noire. Au bout du couloir il s'approche dans la fumée de sa gitane et ne cherche pas à comprendre pourquoi Frédéric est debout. La rencontre va avoir lieu. Elle est inévitable et elle n'aura rien à voir avec ce qu'ils connaissent l'un de l'autre en journée. L'enfant, la vessie pleine, ne peut plus reculer. Le père le frappe une fois, deux fois, trois fois, selon une métrique connue de lui seul, puis s'en va, laissant le garçon à genoux contre le mur.

Le fils regarde fixement la zone blanche au-dessus de sa tête, le périmètre calme de son agression sur la paroi du couloir.

Alors, cette nuit, Frédéric ne fait pas le chemin jusqu'aux toilettes. Il choisit de rester dans son lit. La porte de la salle de bains restera inatteignable, la poignée s'éloigne de lui avec le ralenti des rêves. La chaleur de l'urine sur son pantalon de pyjama lui offre un réconfort qu'on ne peut pas nommer, mais qui a au moins le mérite d'être une passerelle vers le sommeil. Demain il donnera le linge sale à sa mère sans expliquer. C'est avec la tête baissée qu'elle le saisira. Sa façon de ne rien lui demander fera office d'excuses.

Frédéric sait que l'amour que sa mère lui porte n'est que l'autre nom de la solidarité des faibles. En l'aimant, elle s'aime elle-même. Elle m'a porté dans son ventre,

elle est bien forcée de m'aimer, voilà ce qu'il se dit. À l'inverse, elle aime Lionel comme elle vénérerait une statue sortie inexplicablement de la pierre. Elle lui fait son café le matin sans savoir qui il est. Il est si détaché d'elle-même qu'elle se met parfois à douter : est-il vraiment son fils ?

Jean et Frédéric, les deux plus jeunes, ce sont deux petits chiots qu'elle protège jusqu'à ce que l'envie ait passé à son mari de les noyer dans la rivière. Trop d'enfants. Que des garçons.

Philippe, le frère cadet, celui qu'on oublie tout le temps, et qui en ce moment dort dans le lit voisin, n'est compris de personne et c'est sa protection. C'est même ce qu'il a voulu : devenir étranger à sa famille, niant par là dans la plus grande douceur son appartenance à des gens qui le nourrissent chaque matin sans le voir, par mécanisme, parce qu'il est là. Lui non plus, la mère ne le comprend pas, elle n'arrive pas à se figurer comment cet enfant a bien pu sortir d'elle. Après lui avoir donné ses tartines, elle s'adosse contre l'évier et considère ce jeune inconnu aux cheveux châtain, cet enfant myope au regard lointain qui semble avoir été téléporté dans sa cuisine. Comme ses deux plus jeunes frères, Philippe est né en France et non en Tunisie.

Lionel, quant à lui, ne s'est jamais identifié à son prénom français, mais on ne l'appelle plus par son ancien prénom. Celui-là ne correspond plus à rien. Il ressurgit parfois lorsqu'un oncle vient rendre visite à la famille : tout à coup, Lionel reprend les traits de Haïm, les mots fusent en tunisien, et dans les pièces du HLM flottent les odeurs du souk de Tunis. Sous les pieds nus

des garçons, soudain le carrelage de la cuisine s'imprègne de la fraîcheur des ruelles de La Goulette... Mais l'oncle lorsqu'il repart emporte avec lui le parfum âpre du fond des plats à tajine, et Lionel pâlit à vue d'œil alors qu'il renfile son prénom français avec la même réticence qu'on met à revêtir des vêtements mal ajustés. L'aîné de la fratrie se découvre plein d'une rancœur qui ne trouve ni racine ni destinataire, et qui s'estompera au fil des jours en lui laissant un goût amer dans la bouche.

Les trois autres n'ont jamais été désignés autrement que par leurs prénoms français. L'oncle lorsqu'il vient ne les appelle pas. La mère fait des fautes lorsqu'elle remplit leurs documents administratifs : son écriture en pattes de mouche oublie les accents sur « Frédéric » et omet le deuxième « p » de « Philippe ». Le père frappe sur des petits Français.

De l'autre côté de la chambre, mais si près de lui en réalité — il suffirait à Frédéric d'étendre les doigts pour le toucher —, Philippe dort sur le ventre, un livre ouvert à proximité de son front. Frédéric l'envie. Son frère ne connaît pas le rayon de lune, la fumée bleue dans le couloir, ni la marque de cire du tampon de la chevalière. Tout cela n'existe que dans la nuit de Frédéric.

Ce dernier, les yeux secs, se perd dans la contemplation du plafond de la chambre, la plante du pied de Jean à quelques centimètres de sa joue. Il se dit que si leur père croisait Philippe dans le couloir, une nuit, il le ferait dévier d'un geste et s'en irait de son côté. En le laissant debout.

Debout dans la cuisine, presque au même moment, dans une banlieue de Dijon, une jeune fille vient d'avoir dix-sept ans. Elle s'appelle Alice. Sa mère a préparé un gâteau dont les bougies bleues et roses ne s'embraseront pas : la porte vient de claquer derrière la cape en laine de la benjamine. Celle-ci est partie pour la gare.

Deux minutes s'écoulaient avant qu'Édith, la mère d'Alice, ne descende l'escalier, frissonnant dans l'air glacé qui a eu le temps de s'engouffrer dans le salon lorsque sa fille a ouvert la porte d'entrée. Il fait étonnamment froid pour un mois d'avril. Édith, en constatant le départ de la petite, hausse les épaules, habituée aux déceptions du quotidien. Elle en sera quitte pour remettre le gâteau d'anniversaire dans le four. On le mangera à son retour.

Entravée dans sa marche par une fine couche de verglas, qui n'a pas eu le temps de fondre en ce début de matinée, Alice se dit qu'elle aurait dû mettre d'autres chaussures. Celles-ci la ralentissent. Elle n'anticipe pas suffisamment les choses, jamais. Elle imagine sa sœur Viviane se moquer d'elle et de ses jolis souliers : mademoiselle veut faire la

belle pour ses cours de danse à Paris ! Pourtant, Viviane devrait être la dernière à se moquer de ses coquetteries. Le soir, sa sœur aînée prépare ses tenues pour le jour suivant, et Alice, en la regardant faire, se demande toujours pourquoi, puisque Viviane, vendeuse en parfumerie, n'a pas le droit de porter autre chose qu'un ensemble bleu marine au travail. Ses jambes scintillent dans ses bas couleur chair lorsqu'elle monte dans la voiture de son futur mari, un gentil garçon rencontré au lycée, qui accompagne leur famille à la messe le dimanche. Viviane espère devenir chef d'ici un an, un an et demi. Personne ne doute de son succès. Delphine, la cadette des trois sœurs, avait donné un coup de pied sous la table à Alice lorsque Viviane avait exposé aux parents ses projets pour l'avenir. Celui-ci n'allait pas plus loin que le prochain pâté de maisons : son petit ami et elle avaient repéré un pavillon à très bon prix.

Alice avait cessé de rire lorsqu'elle avait vu les yeux de ses parents briller d'un éclat qu'elle-même n'avait jamais été capable d'allumer. Assise à côté de son futur époux, Viviane, sous son casque de cheveux blonds, dans des effluves poudrés de muguet et de jasmin, déroulait pour eux une narration plausible de l'avenir, son aperçu solide, net, dépourvu de toute appréhension, et Édith et René adhéraient à cette version, ils y souscrivaient avec enthousiasme, comme des enfants de quatre ans applaudissent un spectacle de marionnettes. Il ne fallait pas trop en vouloir à Viviane, elle ne faisait que remplir son rôle d'aînée, de fille, de future épouse, et les bas couleur chair semblaient ne jamais se filer sur ses jambes habituées aux va-et-vient entre le stock et la boutique. Elle achèterait la maison, elle se marierait, et le dimanche on irait ensemble à l'église.



Garance Meillon

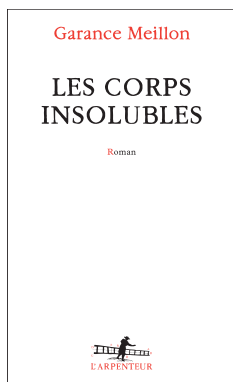
Frédéric et Alice n'auraient jamais dû se rencontrer. Le premier, issu d'une famille modeste, passe une enfance douloureuse dans les années 70, entre les barres d'immeubles de sa cité, les coups quotidiens de son père, et bientôt la drogue.

La seconde ne rêve que de danse et fuit le conformisme de sa famille bourgeoise dijonnaise pour s'évader à Paris, dans la poursuite renouvelée d'une existence hors des sentiers battus.

Mais, un soir de 1983, Alice croise Frédéric. Elle le sauve de sa pente dangereuse, tandis qu'il lui offre la possibilité d'un amour hors du commun. Ces corps insolubles, pendant un temps, vont se fondre ensemble. À travers ce roman, Garance Meillon explore les trajectoires incandescentes de deux personnages que tout sépare, chaque chapitre se faisant l'écho du précédent, et dresse le portrait d'un amour sur fond d'années 80, entre néons roses et blousons noirs.

Garance Meillon vit et travaille à Paris. Les corps insolubles est son troisième roman.

L E S C O R P S
I N S O L U B L E S



Les corps insolubles
Garance Meillon

Cette édition électronique du livre
Les corps insolubles de Garance Meillon
a été réalisée le 23 novembre 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072887055 – Numéro d'édition : 363818).
Code Sodis : U31605 – ISBN : 9782072887086.
Numéro d'édition : 363821.